Ami du Clergé du 8 mai 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXXI. 5e *Dimanche après Pâques :* Importance et assurances de la prière, 185 ; — XXXII. *Dimanche dans l'octave de l'Ascension :* Avertissements suprêmes, 186.

Pour l'Ascension. — Jésus monte aux cieux, assis à la droite de Dieu, 188.

Pour la Pentecôte. — Ce que la Pentecôte a fait des Apôtres, ce qu'elle doit faire de nous, 189.

Petits prônes sur les commandements. — X. 1er *Commandement :* Le culte de la Sainte Vierge, 191.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXI

5e Dimanche après Pâques

IMPORTANCE ET ASSURANCES DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Que les Apôtres n'aient pas saisi le sens de l'expression : « Je m'en vais vers mon Père » ; qu'ils n'aient pas non plus compris la portée du don de l'Esprit Saint que N.-S. leur promettait, cela paraît certain. Ils savaient encore si peu de chose. Mais voici qu'avant de les quitter Jésus leur propose un moyen plus facile pour entretenir avec lui absent des rapports fructueux. La *prière !* Ils savaient ce qu'elle était. S. Pierre dans une circonstance inoubliable avait dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier. » Et pour répondre à ce désir, N.-S. leur avait enseigné le *Pater*. Les Apôtres se rappelaient aussi les accents inimitables avec lesquels les malades suppliaient la Toute-Puissance de leur venir en aide et ils avaient appris la façon d'ébranler la miséricorde divine.

Ils étaient donc plus à même de comprendre l'insistance avec laquelle N.-S. leur recommande de prier. « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez donc et vous recevrez, car je désire que votre joie soit pleine. » Et le reste, que vous connaissez et que vous retrouverez dans l'évangile. Arrêtons-nous et écoutons. Importance, facilité et conditions de la prière : trois points qu'il est doux de pénétrer à la suite de celui qui sait tout.

I. — *Importance*

A part le précepte de la charité envers le prochain, il n'est pas, je pense, de point sur lequel Jésus insiste davantage que celui de la prière. Il l'enseigne dans les paraboles ; il provoque la prière dans la façon avec laquelle il laisse entrevoir le miracle attendu des malheureux qui le sollicitent ; il fait naître la foi dans l'âme du pauvre possédé, en lui disant : « Si tu peux croire, tout est possible » ; il éprouve, puis il exalte la confiance héroïque de la Chananéenne ; il rassure Jaïre pour qu'il ne perde pas confiance après la mort de sa fille ; il assure que celui qui aurait « la foi grosse comme un grain de sénevé » pourrait transporter des montagnes.

Pour qu'il l'estime à ce point, c'est qu'elle est importante. De fait, sans elle pas de grâce, et sans la grâce l'âme ne peut faire un pas sur la voie qui mène au ciel. La vie surnaturelle est un domaine splendide, mais inaccessible à tout effort humain, même héroïque. — D'autre part, même quand nous y sommes entrés, ce monde nous dépasse tellement que nous ne pouvons y vivre, ni en respirer l'air divin sans un nouveau et continuel secours de Dieu. — Même si nous y avons fait quelques pas, il nous faut pour atteindre les sommets surmonter des difficultés qui nous dépassent. Aussi S. Alphonse de Liguori, interprète autorisé de la pensée du divin Maître disait : « Celui qui prie se sauve certainement ; celui qui ne prie pas se damne certainement ; celui qui prie sans cesse se sanctifie. »

II. — *Facilité*

Délicieuse et consolante perspective. Mais pour qu'elle ne soit pas un leurre, il faut qu'elle soit à la portée des plus petites âmes, et non un privilège réservé aux habiles, aux savants ou aux saints.

En réalité il en est ainsi. Car, au sens large, ce mot désigne tout élan de notre cœur vers l'Infini. L'adoration qui nous prosterne devant la grandeur et la souveraineté de Dieu, l'action de grâces qui reconnaît ses bienfaits, l'amende honorable qui désavoue l'offense et implore le pardon, tout cela relève de la prière aussi bien que la demande qui sollicite de nouvelles faveurs.

Ne sentez-vous pas combien cette façon, la vraie, d'interpréter la prière répond à nos besoins intimes ? Car, somme toute, nous sommes faits pour Dieu : notre intérêt supérieur nous pousse vers lui, notre indigence nous en fait un devoir et les difficultés humaines où nous nous débattons nous rappellent à chaque instant que nous avons besoin d'un aide pour les surmonter. Supposez que la prière n'existe pas, que l'homme n'ait jamais entendu parler d'un moyen quelconque de communiquer avec le Dieu dont il sent en lui-même un besoin urgent, juste ou pécheur le voilà seul en face de sa destinée, seul dans son duel avec la tentation, seul dans son duel avec la douleur. Que va-t-il devenir ? Des lois inflexibles, lui semble-t-il, régissent son sort ; les sens le tyrannisent, le poids de son corps le tire à terre. Croyez-vous que de lui-même il va réagir ? qu'il va s'élancer à travers la privation et l'effort vers une vie meilleure ? Non ; c'est trop présumer de sa fidélité et de son courage. L'humanité dans son ensemble n'est pas héroïque. Pourtant le devoir est là ; il ne faut pas faillir, sous peine de sentir en soi la honte d'une faiblesse que l'on n'évite pas.

Mais voici, au contraire, que la pensée de Dieu se présente à notre esprit, que notre cœur s'y porte et que Dieu l'entend ; quelle différence ! Nous sentons que nous ne sommes plus seuls, qu'une puissance nous soutient, que des bienfaits nous attendent. Evidemment le Tout-Puissant n'a pas besoin qu'un cri de notre âme en détresse l'avertisse de notre misère ; il la connaît mieux que nous. Mais nous avons besoin de penser à lui. Nous en avons besoin parce qu'il se cache, et que c'est notre loi de le chercher. Aussi voyez, quand une prière, même intéressée, nous aura remis en contact avec lui, quand elle nous aura réappris le chemin du ciel où il habite, nous reprendrons pour des buts plus hauts le sublime voyage. Après avoir demandé la santé, le bien-être ou le suc-

cès, nous demanderons la vertu. Après avoir confié au Tout-Puissant nos récoltes ou nos troupeaux, nous confierons à sa garde des trésors meilleurs : l'honneur, la dignité morale, la foi, l'amour, la perfection de notre vie religieuse. L'échelle de Jacob est à nouveau dressée ; d'ici-bas partent nos désirs et nos vœux, au sommet nous trouvons Dieu attentif à nos supplications, jaloux surtout de nous apprendre à le désirer plus que tout le reste, et à chercher par-dessus tous les biens l'auteur adorable de tout bien.

III. — *Conditions*

Pour que la prière ainsi comprise produise des résultats, Dieu lui impose-t-il des conditions ? Oui ; mais vous allez voir quelle condescendance il manifeste en la circonstance.

D'abord la *confiance,* j'allais dire : la *certitude* d'être entendu et exaucé. Il est de foi que toute prière est exaucée et dans la mesure où elle est vraiment une prière. Quelque fugitive qu'elle soit, toute élévation d'âme trouve une réponse dans le Cœur divin, et par une conséquence immédiate elle a quelque part une répercussion égale à son intensité, soit dans l'âme elle-même, soit dans le cœur d'un pécheur, soit n'importe où dans la Sainte Eglise. Elle devient une part de ce trésor divin où Dieu pourra puiser, quand il le voudra et de la façon qu'il lui plaira, mais d'une manière toujours bonne et toujours fructueuse.

Cette répercussion pourra se faire dans 10 ans, 20 ans, dans un siècle ou avoir lieu immédiatement. Cette prière, Dieu saura l'interpréter d'après sa sagesse et la connaissance qu'il a du besoin des âmes. De sorte que nous bénéficions, peut-être, à notre tour, d'une intervention sortie des lèvres d'une mère pieuse, d'une aïeule dont la piété lui faisait murmurer à Dieu en faveur d'êtres inconnus des prières qui nous ont été attribuées. Des âmes se sauveront grâce à cette influence ; des vocations naîtront qui seront bien une récompense au centuple de l'effort fugitif d'une âme que nous ignorions.

Cessons donc d'exiger de Dieu qu'il nous exauce d'après la mesure et selon le sens de nos désirs enfantins. Il fait infiniment mieux ; il recueille nos prières dans son Cœur, il les ajoute à beaucoup d'autres prières, pour qu'au jour d'une grande épreuve, d'une tentation violente, d'un dernier assaut, notre capital de supplications suffise pour traverser sans dommage ce passage terrible.

Soyons *humbles* aussi, car nous entrons dans un domaine qui n'appartient qu'à Dieu, et où nos héroïsmes n'ont rien à exiger. Or de toutes les conditions celle-ci est peut-être la plus onéreuse à la nature. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas une certaine confiance en sa propre valeur, en ses propres mérites ? Sentiment subtil, il échappe presque toujours à l'observation. Il faut pourtant le chasser, sous peine de ralentir l'intervention de Dieu qui prétend, à juste titre, à la constatation de ses droits. Mais quand Jésus domine parfaitement un cœur, quand il règne sur les ruines de l'égoïsme, de l'amour-propre il prie en l'âme et, par l'âme, fait parfois des merveilles.

Enfin soyons *persévérants.* Tant de biens résultent de cette union de nos âmes avec celle de notre divin Ami, que c'est une pure bonté, mais une sublime réalité de sa part, de nous imposer la prolongation de nos rapports. Il le fait pour nous forcer à ne pas le quitter. Il le fait pour nous montrer l'importance du bienfait dont nous l'entretenons, pour nous forcer à garder l'habitude de nous élever au-dessus des préoccupations ordinaires, pour nous faire respirer un peu d'air pur, retrouver quelque courage, éprouver quelque aperçu nouveau sur la vertu, et peut-être la sainteté.

* *

Prions donc sans nous lasser. Reprenons contact avec Dieu, si nous l'avons oublié, développons ce contact, rendons-le plus intime, plus vivant, si nous l'avons gardé. Tout sera notre profit. Peu à peu nos yeux s'ouvriront sur notre insuffisance, voire même notre nudité surnaturelle. Insensiblement Jésus versera dans notre âme, avec son amour, le désir d'aimer davantage et le besoin de demander cet amour. Et plus nous avancerons, plus nous nous sentirons entraînés. Ainsi soit-il.

XXXII

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

AVERTISSEMENTS SUPRÊMES

Mes frères,

« Lorsque viendra le Paraclet que je vous enverrai, cet Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi, et vous, vous pourrez affirmer que vous avez été avec moi depuis le commencement. » Ainsi parla Jésus avant de quitter les siens. Suprêmes paroles que nous rappelle notre évangile. Elles précisent quelques-unes de celles qu'avaient déjà entendues les Apôtres, mis en présence de cette réalité redoutable : son départ. Pourtant tout n'est point dit ; il ne les quitte pas tout à fait, puisque viendra bientôt celui qui, comme lui procède du Père, et qui doit achever son œuvre, rendre témoignage de lui et les aider ainsi à préparer sa doctrine.

Avait-il donc besoin que quelqu'un d'autre que lui vint compléter sa révélation ? N'avait-il pas parlé clairement ? assez pour être compris ? Hélas ! Pour lui évidemment rien ne manquait ; paroles, manifestations, miracles, enseignement : tout était clair. Pourtant il est bien évident que ni le monde qui l'entourait, ni même les Apôtres n'avaient pénétré sa personne ni sa doctrine. Il leur manquait ce complément divinement prévu, et destiné à couronner toutes les œuvres surnaturelles : l'Esprit Saint. C'est lui que l'Eglise appellera : « *Lux beatissima* », à qui elle demandera de remplir le cœur de ses fidèles en leur donnant la grâce de « voir clair, *recta sapere* ». Son rôle n'a pas changé. C'est pour en souligner l'importance que Jésus l'annonce, comme on prépare de loin l'arrivée d'un personnage de marque, afin qu'au jour venu on lui fasse bon accueil. Recueillons-nous devant cette œuvre de choix. Elle tient en un mot. De ce témoignage qu'il rend au Christ, descend en nos âmes la *lumière de la foi.*

Comprenons ce qu'elle est, — remercions Dieu de nous l'avoir donnée, — et développons-la dans nos âmes.

I. — *Ce qu'est la foi*

Elle est l'agent essentiel qui nous introduit dans un monde invisible, ce monde céleste où se trouvent vivantes et agissantes les réalités éternelles et pour nous y faire marcher nous donne une lumière inac-

cessible. A vrai dire elle ne devait manquer à personne. Dieu en nous créant nous en avait dotés. En même temps que la raison, il avait mis la foi dans l'âme du premier homme. Le péché ne l'avait pas détruite mais considérablement obscurcie. Il l'appuie alors d'une révélation nouvelle et, à certains égards, plus étendue. Il se sert des patriarches, de Moïse, des pontifes, des juges, des rois, des écrivains sacrés, des thaumaturges, des prophètes. Puis à l'heure déterminée par sa Providence il vient lui-même en la personne du Christ ; tout ce qu'il fait alors depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tout va à fonder, à illustrer, à propager la foi. Toute sa mission est là. Il vient rendre témoignage à son Père et, si l'on reçoit ce témoignage c'est assez; « l'œuvre du Père, comme il l'affirme, est que l'on croie en lui » vrai fils du Père et de ce Père divin qui l'envoie. Il n'estime sa longue journée finie que quand il a tout fait pour obtenir cette foi du genre humain ; il sort du tombeau pour la confirmer par un suprême miracle ; et avant de partir il annonce que l'Esprit Saint viendra prendre en ses mains toute l'œuvre ancienne ; qu'il jettera sur toutes ses initiatives passées la lumière éclatante qui en donnera l'explication.

Sans lui donc tout reste inachevé, incomplet. Sans lui rien ne se tient assuré du terme que chacun doit poursuivre. Avec lui, c'est le ciel possible, sans lui c'est l'enfer puisque selon la parole de N.-S. : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné. »

Comprenez-vous alors l'importance formidable de la mission de l'Esprit Saint ? Si la mission du Verbe avait été de rendre témoignage au Père, la mission du St-Esprit sera de rendre témoignage au Verbe et de fermer ainsi le cycle sublime qui rend à Dieu la justice d'une foi qui lui revient, et nous fournit à nous le moyen d'accomplir ou de manquer notre destinée. Là où il est, se trouve aussi la foi. Là d'où il est absent c'est l'obscurité, ce sont les ténèbres, où, comme il le disait, on se heurte, on se blesse, on se perd.

Nous le voyons tous les jours. Qu'est-ce qui distingue dans la vie tel ou tel homme intelligent ou d'activité incontestable. Ses œuvres peuvent mériter l'estime universelle, porter même en soi une valeur personnelle réelle. Mais faites un rapprochement. L'homme sans la foi agit pour ce monde et ses œuvres meurent avec lui; l'homme de foi travaille pour l'éternité. Quelque chose s'ajoute d'infiniment précieux, qui n'échappe pas du reste aux heures où les plus indifférents raisonnent sagement. Que de fois devant les perspectives radieuses que font se lever devant nos yeux les lumières de la foi nous avons entendu des incroyants nous dire : « Comme vous êtes heureux de croire ! » Ils sentaient leur insuffisance et auraient voulu la chasser. Ils rééditaient sans s'en douter les félicitations qu'Elisabeth adressait à Marie : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru ». Je comprends mieux, d'ailleurs, leurs regrets que la solennelle sottise de ceux qui l'ayant eue, se vantent de l'avoir perdue. C'est se vanter, non seulement d'être coupable, car le péché seul nous en dépouille, mais en outre d'être découronné, décapité, dans l'ordre de la science céleste, inapte aux communications divines. D'eux on peut dire ce que déplorait le Prophète : *Homo, cum in honore esset, non intellexit.*

II. — *En remercier Dieu*

Nous sommes, nous, des privilégiés, car à nous aussi le divin Maître a envoyé son Paraclet. Il est descendu en nous officiellement au baptême, à la confirmation et depuis il ne nous a plus quittés. Avons-nous suffisamment conscience du don qui nous est accordé ? ou bien parce que nous y sommes accoutumés n'avons-nous pas laissé diminuer sa valeur, par conséquent ralenti notre reconnaissance ?

Pourtant ce don fut gratuit. Nous n'avions rien fait pour le mériter. D'autres qui n'ont pas eu le même privilège en auraient peut-être reconnu mieux que nous la grandeur, l'auraient même rendu plus fructueux. Pourtant tout ce que nous avons de bon vient de lui ; nos pensées, nos désirs, nos démarches, nos efforts, nos vertus, et plus tard notre couronne éternelle : tout cela c'est son œuvre.

C'est lui qui fait l'âme des saints et qui leur donne le secret de parvenir à l'idéal qu'il leur a fait entrevoir. C'est lui qui fit notre Jeanne d'Arc et notre Thérèse de l'Enfant-Jésus donnant à l'une et à l'autre une destinée unique de sanctification dans l'accomplissement de tâches diverses. C'est lui qui fournit aux âmes simples que nous sommes le moyen de poursuivre notre vie dans une fidélité relative, et qui verse en nous, avec le pardon de nos défaillances, la résolution de reprendre et de restaurer l'œuvre mutilée malgré lui. — « Si tu crois, disait un jour Jésus à Marthe, la sœur de Lazare, tu verras la gloire de Dieu. » Cette foi, le St-Esprit l'a déposée et l'entretient en nous. Cette foi nous a permis de voir dans les êtres, dans la nature, les événements et les divers mouvements de notre âme la gloire de Dieu. Y pensons-nous assez ? L'en avons-nous suffisamment remercié ?

III. — *Développer notre foi*

Est-ce possible ? Oui, car pour cette œuvre comme pour toutes les autres où Dieu intervient, il ne le fait jamais seul. Il commence, puis il nous demande notre collaboration. S. Paul, écrivant aux Thessaloniciens les félicitait de ce que leur foi s'était accrue : « *quoniam supercrescit fides vestra* ». La foi n'est donc pas une certitude qui, lorsqu'elle est acquise, à la façon d'une vérité mathématique, ne comporte plus de développement. Entre la foi d'un homme du peuple, par exemple, et celle de S. François-Xavier quelle distance ! Si nous ne pouvons la combler totalement, cette distance, ne pourrions-nous au moins tendre à la diminuer ?

Aussi bien nous y sommes tenus. Rappelez-vous le serviteur de l'Evangile. Avoir gardé soigneusement son denier ne lui vaut qu'un blâme, c'est le faire fructifier qu'il fallait. Ainsi de notre foi. Ne point la perdre ne suffit pas ; il faut la faire progresser. Comment ? Par des moyens très simples. L'étude d'abord. Si nous y sommes forcés, rendons grâce à Dieu et rendons-nous compte que le domaine des vérités surnaturelles est au moins aussi vaste que celui des sciences d'ici-bas, puisque pour les approfondir et les contempler ce ne sera pas trop de toute l'éternité. Si nous n'y sommes pas contraints par nos fonctions personnelles, donnons-nous la joie de pénétrer parfois dans ce domaine où nos facultés trouveront à se baigner dans la joie, ce qui les changera des contraintes humiliantes où les plongent parfois les études ordinaires.

Il y aurait encore la méditation quotidienne, l'habituelle oraison du matin, étude encore, mais étude où le cœur se met de la partie, où la science, comme dit Bossuet, se tourne à aimer ; attitude aussi qui

ressemble à celle que Madeleine avait adoptée quand, « aux pieds de Jésus », elle apprenait infiniment plus de choses que dans les livres les mieux écrits. Plus nous prendrons goût à ces colloques intimes, plus la lumière montera et grandira dans notre âme.

Enfin ce qui développerait notre foi, ce serait l'exercice que nous en ferions, quand du milieu même des plus absorbantes et matérielles occupations nous prendrions l'habitude de remonter vers celui qui préside à tout, invisible mais présent, mais agissant avec nous dans la mesure où nous le lui demanderions. Voyez le savant, l'artiste, l'orateur. Une fois possédés par une idée ou par un rêve ils n'y échappent pour ainsi dire plus. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nous ? Et quelle confusion de penser que ce que font les hommes du monde pour la poursuite d'une grandeur temporelle, nous sommes incapables, nous, les appelés à la vie éternelle, de le réaliser, avec infiniment plus de facilité et de profit.

* *

Qu'il vienne donc ce divin Esprit, et qu'il apporte avec lui la lumière qui nous manque et le désir surnaturel de l'obtenir, qui nous la procurera. *Amen.*

POUR LA FETE DE L'ASCENSION

Mes frères,

Vous avez entendu la lecture de l'évangile et, sous vos yeux, on a éteint le cierge pascal, pour vous rappeler par ce geste symbolique que la lumière du Christ avait apparemment quitté la terre pour le ciel. En ce jour, nos yeux, comme ceux des apôtres, s'imaginent facilement la scène, au cours de laquelle le Christ, ayant achevé sa mission terrestre et livré aux siens ce qui constitue l'ensemble complet et intouchable de la révélation, s'est élevé lentement dans les cieux par sa propre puissance. Et nous suivons dans la nue la trace qui disparaît peu à peu jusqu'à s'évanouir tout à fait, ne nous résignant pas à détacher nos regards du point lointain où la divine figure a disparu.

Il nous reste la tâche très douce d'en prolonger le bienfait, en méditant les grandes leçons qui se dégagent pour nous du mystère de l'Ascension. Pour cela, nous expliquerons simplement les deux paroles du *Credo* qui s'y rapportent : Jésus est monté aux cieux, Il est assis à la droite de Dieu.

I. — *Jésus est monté aux cieux*

Jésus est monté pour nous indiquer la route à suivre, si nous voulons y vivre éternellement heureux avec lui, et nous rappeler les moyens nécessaires de cette longue et difficile ascension.

a) Regardons-le d'abord *détacher ses pieds de la terre ;* il ne s'y appuie plus. Ne semble-t-il pas nous rappeler que l'âme chrétienne, si du moins elle porte en elle la volonté ferme de vivre selon sa foi, doit se détacher chaque jour de la vie des sens ?

Le chrétien n'est pas, pour autant, un ennemi de la vie, comme on le lui reproche à tort. S'il demeure en défiance contre les jouissances matérielles, qu'elles se nomment égoïsme, sensualité, gourmandise, ou amour de l'argent, il sait fort bien qu'engagé dans l'existence il ne saurait faire complètement abstraction de ce qu'on appelle justement les nécessités de la vie. Mais son expérience personnelle et les exemples navrants que la vie sème autour de lui, lui prêchent la méfiance à l'égard de ces prétendus biens qui deviennent la source de tous les maux, de ces nécessités qui se transforment aisément en tyrannies. Alors il se sert de ces biens sans s'y asservir, il les domine sans se laisser imposer leur empire total, et lorsqu'il découvre en lui une attache trop envahissante, il la coupe impitoyablement, plutôt que de sacrifier les intérêts de son âme. A l'image de son Maître, il se détache des choses de la terre.

b) Mais quand il contemple le Christ montant aux cieux, il remarque qu'*il s'élève de plus en plus* et de cette constatation il tire une leçon bien pratique.

Le chrétien, qui serait pleinement content de lui-même, prouverait qu'il possède un esprit peu éclairé. Quel est celui, en effet, à qui la pratique journalière de l'examen de conscience, — thermomètre irremplaçable de toute vie spirituelle sérieuse, — ne révèle pas des faiblesses regrettables, augmentées chaque année par l'usure des forces vitales en même temps que par le déclin de la générosité ? Il lui devient impossible, s'il veut vivre conformément aux désirs de Jésus, de se contenter de ce qu'il est. L'effort de toute sa vie consistera donc à combattre, à museler, à détruire en lui, si c'est possible, toutes les forces mauvaises qui jusqu'à sa mort s'acharnent à l'arracher au Christ. Il prend la honte, puis le dégoût et la haine du péché sous toutes ses formes, soucieux de se purifier sans cesse et d'offrir à Jésus qui descend dans son âme, un temple aussi pur et aussi enrichi que possible, une habitation où du moins le mal n'ait pas sa chambre réservée.

Mais cette préservation du mal ne saurait lui suffire ; il veut encore faire le plus de bien qu'il pourra, et pour cela s'élever au-dessus de son horizon personnel toujours nimbé d'égoïsme. Il est chrétien, non seulement pour sauver son âme, mais aussi pour travailler à la rédemption de ses frères. S'il accepte dans sa vie les exigences de cet apostolat nécessaire, il se privera pour les autres, il s'oubliera pour les autres, en un mot il sortira de lui-même, laissant sur la route ses soucis personnels pour prendre sur ses épaules de bon cyrénéen les charges des autres. Et c'est ainsi que, comme le Christ, il s'élèvera peu à peu et de plus en plus.

c) Jésus s'élève au ciel, *il pénètre dans le ciel.* Le chrétien y pénètre à sa suite, sachant que si le ciel est le terme de l'Incarnation, il marquera aussi pour lui, au jour de Dieu, le terme de sa vie terrestre.

Existe-t-il une pensée plus douce et plus réconfortante ? Nous sommes, pauvres humains, tellement imbriqués dans les difficultés quotidiennes et souvent ensevelis sous leur fardeau ; nos fronts sont tellement chargés de soucis auxquels les lendemains apportent une charge nouvelle ; nos cœurs sont si lourds d'angoisses de toute sorte et d'amertume, si déchirés par la tristesse et le deuil, que nous risquerions de nous révolter si, à l'horizon de notre vie, nous ne voyons pas poindre la clarté inextinguible de l'espérance céleste. La foi, certes, ne supprime pas les croix des épaules des croyants ; mais elle en allège singulièrement le poids, et surtout elle nous rappelle que la croix précède et prépare les joies de l'Ascension.

Aussi pour le chrétien quelle joie de savoir, d'une certitude que rien ne peut entamer, que ses maux prendront fin, qu'il « n'y a pas de mort, *mais deux vies* », comme le dit magnifiquement René Bazin, et que, déjà, voyageur d'un jour sur la terre où l'on pleure, il porte en lui des espérances d'éternité, s'il

est en état de grâce, c'est-à-dire en état d'amitié avec Dieu.

Ce Christ aimé, qu'il contemple dans le ciel, qu'il voit disparaître et pénétrer dans le ciel, il sait qu'il le retrouvera dans sa gloire et que cette gloire sera son partage, s'il garde dans sa vie la noblesse de sa foi vivante. C'est pourquoi l'Ascension de Jésus dans le ciel fait monter dans son âme un long chant d'espérance.

II. — *Jésus est assis à la droite de Dieu*

Il nous est impossible de pénétrer les secrets de la vie glorieuse de Jésus dans le ciel ; contentons-nous de redire les paroles du *Credo* : « il est assis à la droite de Dieu ». Entendons bien que cette façon de parler n'est qu'une formule adaptée à notre pauvreté de langage, puisque Dieu n'ayant pas de corps ne saurait avoir une droite ni une gauche. Mais outre que ce texte nous rappelle les termes mêmes du psaume *Dixit Dominus*, que nous chantons le dimanche à vêpres, nous savons que mettre quelqu'un à sa droite, c'est reconnaître son égalité en dignité et en puissance.

Pour nous, il existe un autre sens, capable d'enrichir notre foi. Ces termes signifient que Jésus continue auprès de son Père son rôle d'intercesseur pour l'humanité coupable et de médiateur entre lui et les hommes.

a) Cela signifie d'abord qu'*il nous voit*. Il assiste à nos luttes éclatantes ou cachées ; rien de nous ne lui demeure étranger, il est présent non seulement à nos actions, mais à nos pensées ; il décèle mieux que nous les intentions cachées qui excusent, ou parfois, aggravent nos fautes.

Quel encouragement de nous rappeler, quand la tentation s'acharne sur nous ou que la souffrance martèle notre pauvre cœur qui n'en peut plus, que le Christ est aussi présent que lorsqu'il regardait du bord du rivage ses disciples luttant contre les flots. Les martyrs ont trouvé dans cette pensée la force de résister aux supplices les plus atroces ; les pénitents de tous les siècles, comme les contemplatifs de nos jours, y ont puisé des renouveaux d'amour ; les prêtres, nous le savons, dans leurs luttes apostoliques parfois épuisantes, se sont redit, comme la plus douce des consolations : « Jésus me voit », et ils ont continué leur lutte avec courage. Et vous, m. f., lorsque des pensées de découragement en face des difficultés de la vie vous assaillent, n'avez-vous pas souvent songé à ce spectateur divin qui, du trône de sa gloire, contemplait votre bonne volonté aux prises avec la tempête ? Jésus nous voit : quel encouragement !

b) Mais ce n'est pas un spectateur impuissant ou inactif, car *il nous aide* puissamment. Vous savez bien comment : par la grâce, que vous mendiez humblement chaque fois que vous récitez l'acte d'espérance, comme le seul bien qui puisse vous secourir effectivement dans les dangers de la vie.

Il nous voit exposés à ces dangers, et il nous aime infiniment : c'est alors qu'il nous envoie son secours qui est une lumière dans nos ténèbres, une force dans les tentations ou un soutien dans nos défaillances. Parfois il attendra notre cri de détresse, pour nous faire mieux sentir que sans lui nous ne pouvons rien faire, et pour abaisser notre orgueil sans cesse renaissant. Souvent aussi il prévient nos désirs et nous envoie, alors que nous n'y pensons même pas, le secours opportun, sous la forme d'une démarche inattendue, d'une parole amicale, d'une instruction dominicale ou d'une confession où nous entendons le mot précis qui convient à notre situation personnelle. Chacun de nous pourrait rappeler ici les délicatesses infiniment touchantes de la bonté de Dieu à son égard ; tous doivent reporter au Christ-ami, qui veille sur ses enfants, le bienfait de cette manne d'éternité que la grâce déverse sur eux.

c) Enfin Jésus au ciel est *le maître qui récompense*. Sans doute devrons-nous attendre notre récompense jusqu'à l'heure où nous paraîtrons en face du Juge suprême : le contraire serait aussi inadmissible que si l'on distribuait les prix le jour de la rentrée scolaire !

Mais, à la différence de ce qui se passe sur terre, les récompenses décernées par le Christ ne seront pas toujours conformes à nos jugements humains et proportionnées aux succès remportés. A ses yeux, aucun effort, même invisible, ne sera perdu ; tout acte d'amour réel, tout élan de bonne volonté recevra son salaire, comme Dieu tiendra également compte de nos mauvaises intentions, même non suivies d'effet.

C'est nous d'ailleurs qui établissons chaque jour notre compte d'éternité, sous le regard invisible du Christ qui sera notre Juge. Voilà pourquoi nous devons veiller si jalousement à la pureté de nos pensées et de nos intentions, travailler à déraciner les pousses toujours remontantes de la sensualité et de l'amour-propre, en un mot nous efforcer de devenir plus semblables à notre divin modèle.

* *

Voilà quelques-unes des leçons précieuses que vous pouvez dégager du mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur. Réjouissez-vous avec toute l'Eglise de sa gloire et de son triomphe. Mais dites-vous bien que son triomphe sera d'autant plus grand que seront innombrables les phalanges d'élus. A vous de mériter par une vie vraiment chrétienne de grossir un jour leurs rangs ; à vous aussi le souci apostolique d'entraîner à votre suite, sur les pas du Christ, sur la route du ciel, vos frères dans le sang, vos frères dans la foi, tous ceux qui jouiront un jour, si vous ajoutez votre effort rédempteur au sacrifice de Jésus, de la vue et du bonheur de son triomphe éternel. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE LA PENTECOTE

Mes frères,

La fête de Pâques et celle de la Pentecôte sont, depuis les premiers âges de l'Eglise, les deux plus grandes solennités de l'année liturgique, et si le dimanche a remplacé pour les chrétiens le samedi, le sabbat, célébré si religieusement par les Juifs, c'est en souvenir de la Résurrection du Christ et de la venue de l'Esprit-Saint le dimanche de la Pentecôte.

Trop de chrétiens semblent ne pas avoir saisi à fond le sens et la portée d'une telle fête, sans doute parce que le Saint-Esprit, dont elle remémore la venue solennelle sur les Apôtres, est trop souvent pour eux « le grand inconnu » dont parlait le pape Léon XIII. Leur catéchisme est lointain et le chapitre, consacré au Saint-Esprit, est si court ! Et puis, le Christ est une personne de chair, par conséquent imaginable pour nos esprits attachés à tout ce qui est sensible, tandis que nous devons avouer notre impuissance à nous représenter l'Esprit-Saint avec

des lignes et des formes.

Et pourtant que seraient devenus les Apôtres sans la venue indispensable de l'Esprit-Saint ? Que serions-nous, nous-mêmes, si l'Esprit de Jésus ne nous avait pas sanctifiés au baptême et incorporés au Christ, vie de notre âme ?

C'est pourquoi nous méditerons ensemble sur ces deux pensées qui s'imposent à nous en un tel jour : ce que la Pentecôte a fait des Apôtres, ce qu'elle a fait de nous.

I. — *La Pentecôte et les Apôtres*

a) La résurrection de Jésus avait puissamment réconforté les Apôtres et avait gonflé leurs âmes d'une espérance invincible. Mais leur expérience récente leur rappelait leur faiblesse, leur abandon, leur fuite devant le danger. La sainte ambition de conquérir le monde au Christ les remplit aujourd'hui de confiance et d'enthousiasme ; mais ils se savent peu instruits, sans ressources, sans l'ombre d'une organisation humaine capable de se mesurer aux forces redoutables du paganisme et de l'empire romain qu'ils auront désormais à combattre. Comment, dans de telles conditions, ne se sentiraient-ils pas désemparés en face de la tâche immense à entreprendre et à mener à bien, puisque c'est la volonté de leur Maître tout-puissant qu'ils partent à la conquête pacifique du monde ?

Ils savent bien, pour leur consolation, que Jésus sera avec eux « jusqu'à la consommation des temps », ainsi qu'il leur a promis. Surtout ils entendent monter, comme un écho puissant, du fond de leurs souvenirs, les promesses du divin Maître : « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Intercesseur, pour qu'il soit avec vous toujours... L'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera toutes choses que je vous ai dites » (Jo., XIV, *passim*). Autrement dit, Jésus leur a promis un Paraclet, un consolateur et un avocat à la fois qui achèvera son œuvre, éclairera leurs esprits, fortifiera leurs volontés chancelantes, enflammera leurs cœurs d'un amour conquérant.

b) Forts de cette promesse, comme on comprend leur attente impatiente et le bouillonnement de leur désir ! Dès que Jésus est remonté au ciel, ils se réunissent dans le cénacle, en priant, autour de Marie, et là ils attendent la venue de l'Esprit, le *prodige* tant de fois annoncé et promis.

Les Actes des Apôtres nous en ont laissé le récit, dont l'autorité est appuyée par une foule de témoins oculaires. « Comme le jour de la Pentecôte était arrivé, ils étaient tous ensemble au même lieu. Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un violent coup de vent, qui remplit la maison où ils étaient assis. Et ils virent paraître des langues séparées, comme de feu, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Et tous furent remplis d'Esprit-Saint, et ils se mirent à parler en d'autres langues, selon ce que l'Esprit leur donnait de proférer » (Actes, II, 1-4).

c) Vous connaissez la suite, m. f., et ce qu'il advint de ces hommes naguère ignorants et fuyards : les premiers *résultats* en sont inscrits avec soin dans le livre des Actes, qui sont ainsi la première épopée de l'histoire de l'Eglise.

Il y a une foule considérable à Jérusalem en ces jours de fête, des gens de toute nation, dont le livre sacré énumère presque au hasard, semble-t-il, les différents pays d'origine. Et tous ces hommes comprennent ce que leur dit Pierre, qui prend la parole au nom des Onze ; ils comprennent chacun dans son dialecte propre, chose inouïe !...

Il ne ressemble guère, le nouveau chef de l'Eglise naissante, à l'homme traqué qui jurait dans la cour du grand-prêtre qu'il ne connaissait pas Jésus. Il est désormais rempli d'une telle flamme que rien, que personne ne saurait l'arrêter. Très rapidement les Juifs, effrayés de voir renaître une affaire qu'ils considéraient comme terminée par la mort de Jésus, font comparaître Pierre et Jean devant le tribunal religieux, le sanhédrin, celui-là même qui avait condamné Jésus à mort. Pierre parle de nouveau, ou plutôt c'est l'Esprit-Saint qui jaillit par sa bouche en une admirable et nette profession de foi. C'en est fini : on pourra le mettre à mort, si l'on veut, mais on ne l'empêchera pas de parler pour proclamer que le Christ est mort et ressuscité, que lui, Pierre, l'a vu, qu'il parle donc en témoin, et qu'il a le droit de reprocher aux Juifs leur déicide.

Les résultats de la Pentecôte sur les Apôtres, nous en voyons le prolongement dans toute l'Histoire de l'Eglise, même aux heures les plus sombres, et jusqu'à nos jours. Attaquée de toute part, elle semble succomber ; mais c'est pour se relever plus jeune, forte d'un message qu'elle apporte renouvelé à chaque génération, parce que le souffle de la Pentecôte n'est pas éteint et qu'il a passé de Pierre le pêcheur à celui qui, du haut de la colline vaticane, transmet au monde la parole du Christ.

Vous comprendrez mieux ainsi pourquoi l'Esprit-Saint est descendu sur les Apôtres sous forme de langues de feu. L'usage de la langue, c'est de produire au dehors le verbe mental, c'est-à-dire ce que nous pensons. Les belles pensées que nous avons demeureraient invisibles et cachées aux autres, si elles ne devenaient sensibles en passant par notre langue. Jésus est le Verbe de Dieu ; mais il ne peut parvenir jusqu'à nous que par le truchement de ces langues de feu qui symbolisent d'une manière si frappante le Saint-Esprit. Et ces langues sont de feu, pour montrer au monde que l'Esprit de Dieu est amour, amour qui éclaire et réchauffe.

Nous avons vu son œuvre prodigieuse dans l'âme et la vie des Apôtres ; il nous sera maintenant possible de l'admirer, mais en chacun de nous.

II. — *La Pentecôte et nous*

a) On est douloureusement surpris de constater que beaucoup de chrétiens ont une vie spirituelle qu'il faut bien qualifier d'artificielle, et qu'ils ignorent pratiquement qu'ils sont les temples du Saint-Esprit. Et pourtant, depuis la minute ineffable de leur baptême, la Trinité tout entière, Père, Fils et Saint-Esprit, a pris possession de leur âme. Elle y a introduit ces trois vertus merveilleuses, dont l'action pratique est illimitée sur le plan spirituel, la foi, l'espérance et la charité, armature essentielle de toute la vie surnaturelle. Les trois Personnes divines, il est vrai, travaillent à l'enrichissement de l'âme ; mais la sanctification en est appropriée, comme on dit, attribuée à l'Esprit divin. Ainsi donc il devient, il est, le moteur vivant de notre activité intérieure, et nous vivons comme s'il n'existait pas !

Au jour de notre Pentecôte personnelle, notre Confirmation, avons-nous eu seulement conscience de la grandeur de ce sacrement qu'on ne reçoit qu'une fois ? Peu d'enfants, à la vérité, y attachent l'importance qu'il requiert. Et pourtant il marque en nous une emprise accrue de l'Esprit de force et de

lumière, avec le cortège de ses sept dons. Il nous met mieux en main, si l'on peut dire, ces instruments de lutte et de conquête qui nous permettront à la fois de nous défendre contre les attaques du démon et de nous remplir d'amour conquérant, comme naguère les Apôtres. Les dons du Saint-Esprit, c'est trop souvent un mot sans portée ; jugez cependant de leur importance. Ils ressemblent, selon une comparaison célèbre, à une voilure puissante installée sur un navire qui marche déjà à la vapeur ; quand souffle le vent, la marche du navire en est facilitée et augmentée. Heureux ceux qui ont pris conscience de cette vie divine en eux, qui savent se taire pour écouter la voix de l'Esprit, se mettre sous sa grande lumière et se laissent conduire dans la vie par l'action mystérieuse et souple des dons divins.

b) Le *prodige,* qui s'est accompli le matin de la Pentecôte, se renouvellera, non pas malgré nous, mais avec nous, c'est-à-dire avec le concours indispensable de notre volonté libre.

Nous n'avons pas, en effet, à chercher un sauveur dans les rangs des hommes ni à soupirer après de nouvelles institutions qui redresseraient notre monde désaxé : il y a longtemps que l'Esprit-Saint nous a montré comment on faisait des hommes nouveaux, comment des hommes dont les désirs étaient jadis centrés sur les besoins matériels, se révélaient soudain comme des apôtres désintéressés jusqu'à la mort, au service d'une cause supra-terrestre. Un tel exemple devrait-il jamais quitter notre horizon ?

Mais pour que la révolution intérieure qui a bouleversé radicalement l'âme des Apôtres, et leur vie, puisse opérer en nous le même miracle, il faut que nous n'y mettions pas obstacle en nous recherchant nous-mêmes. Il faut surtout que notre activité prenne désormais sa source et sa force dans l'amour du Christ. Si Jésus nous a rappelé que « sans lui » nous ne pouvons rien faire sur le plan surnaturel, S. Paul ne s'est pas fait faute de nous redire que nous ne saurions même prononcer le nom de Jésus avec amour, si l'Esprit-Saint ne nous l'inspirait. C'est donc lui, l'Esprit même de Jésus, qui nous ébranle, nous meut, nous inspire et nous entraîne dans toute recherche de connaissance divine ou d'amélioration spirituelle. Sans lui c'est l'impuissance ; mais avec lui les faibles deviennent forts, les languissants intrépides, les tièdes enthousiastes et acharnés à la lutte d'où dépend l'ascension de leur âme vers Dieu.

Et si ces vérités s'appliquent à notre sanctification personnelle, elles visent aussi tout apostolat et même le principe de tout apostolat. C'est encore l'Esprit de Jésus qui nous apprendra, comme aux Apôtres, tout ce que le Christ a enseigné et qui élargira nos pauvres cœurs bornés et égoïstes à la mesure de la rédemption universelle. Cette souffrance que nous éprouvons à la vue du paganisme montant, du matérialisme qui envahit les meilleures familles, de cette vague d'abêtissement moral qui submerge la radio, la presse, et jusqu'aux formes les plus hautes de l'art humain, c'est toujours lui, l'Esprit de vérité, qui la fait naître et grandir en nous, afin que d'un tel spectacle germe dans nos âmes généreuses l'ambition de tout mettre en œuvre, — toujours comme les Apôtres —, pour partir de nouveau à la conquête du monde païen.

d) Les *résultats,* nous les voyons déjà poindre à nos yeux, non point encore, hélas ! dans la masse déchristianisée, mais surtout dans l'élite intellectuelle de la nation. Songez aux dizaines de milliers de communions pascales dans les grandes écoles, aux militants d'Action catholique qui sacrifient le meilleur d'eux-mêmes avec une générosité émouvante pour porter le message du Christ dans les milieux où on l'ignore. Songez à ces chrétiens, déjà innombrables, qui ne se contentent plus d'une vie chrétienne officielle, honoraire, mais prétendent désormais imbiber toute leur action personnelle, familiale ou professionnelle, des principes de la vie même du Christ. Qui donc est à la source de tous ces mouvements magnifiques, sinon l'Esprit de Jésus, dont l'action créatrice est une action toujours recommencée et continuée ?

* *

Comprenez-vous, m. f., pourquoi on applique à l'Esprit-Saint, dans l'admirable prose de ce jour, des épithètes dont le sens peut-être vous échappait : sanctificateur, animateur, consolateur, hôte de nos âmes, père des pauvres, et tant d'autres qualificatifs et de périphrases qui tendent à nous expliquer avec des mots humains son action divine en nous ?

Quand on a pénétré le sens de telles vérités, quand on se les est incorporées, alors la vie chrétienne, — la vie tout court —, prend un sens nouveau, parce qu'on se sent porté et animé par l'Esprit divin. Qu'importe que nos succès d'un jour soient balayés par le vent de l'épreuve : l'Eglise, épouse de l'Esprit-Saint, est une éternelle recommenceuse, et à son image nous ne devons rien craindre, sauf d'offenser Dieu.

Et la Pentecôte alors n'est plus seulement une solennité flamboyante mais passagère ; c'est une fête qui dure tous les jours de notre vie, puisque tous les jours, — que dis-je ? à tous les instants —, nous avons besoin d'une nouvelle infusion de l'Esprit de vie. Il est en nous et il agit par nous : avec sa force nous affirmons, comme Pierre, que Jésus est ressuscité et qu'il n'y a de « salut en aucun autre ».

Demandons-lui humblement et fraternellement, les uns pour les autres, au cours de cette messe, qu'il survienne en chacun de nous, qu'il illumine les enténébrés, qu'il secoue les endormis et les tièdes, qu'il enthousiasme d'un amour durable ceux qui veulent marcher sur les pas du Christ, et qu'il reproduise dans notre communauté chrétienne le miracle des premiers siècles : nous aimer les uns les autres, au nom du Christ Jésus. Ainsi soit-il. M. L.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

X

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

Le devoir du chrétien, soucieux de l'intérêt de son âme, est de vénérer la Ste Vierge. Cette vénération particulière ou ce culte, est une partie essentielle de la religion. « Les fidèles doivent avoir une dévotion filiale à l'égard de la B. Vierge Marie » (Can. 1276). Elle possède le suprême degré de dignité auquel une créature puisse aspirer. Or ce culte nous l'affirmons en *aimant,* en *priant,* en *imitant* la Ste Vierge.

I. — *Aimer la Sainte Vierge*

Les fonctions et les vertus de Marie l'imposent à notre amour. Peut-on concevoir un amour nous unissant plus sûrement à Jésus-Christ ? Aimer Marie, n'est-ce pas aimer Jésus ? Et puisque toute la reli-